

800 malades. Des femmes de forçats viennent clandestinement en ville – la Révolution les y autorisera – et récupèrent une partie du pécule. Les contacts avec les prostituées sont possibles, avec la complicité d'un responsable. Par ailleurs, les forçats vendent dans les baraques installées dans la cour même du bagne les objets qu'ils ont réalisés, ou qui proviennent de vols ou de recels. Ces occupations lucratives provoquent des accusations de concurrence déloyale venant surtout de la communauté des cordonniers de la ville, car ce métier est de loin le plus représenté parmi les bagnards. Au total, cependant, la ville et la région tirent profit de ce marché important de consommation que constitue une population de plus de 2 000 bagnards et de 300 employés et surveillants.

Autour du chapitre central, consacré aux évolutions de l'institution à l'époque révolutionnaire apparaît à plusieurs reprises le thème de la prison des Lumières, qui met l'accent sur la valeur de rachat de la peine, qui doit prévoir la réinsertion dans la société. Louis XVI allait dans ce sens en décidant en 1783 de séparer les forçats en plusieurs catégories, de façon à isoler les irrécupérables, qui seuls auraient été employés «à la fatigue». Mais cette réforme n'a pas été appliquée, en raison de considérations économiques – le faible coût «salarial» de cette main-d'œuvre – et sécuritaires – on avait l'habitude d'accoupler un condamné à temps qui risquait la perpétuité en cas de tentative d'évasion à un condamné à perpétuité qui n'avait pas grand chose à perdre. Les réformes révolutionnaires voulaient remplacer le bagne par les travaux forcés et répartir les condamnés dans tout le pays, ce qui aurait été plus exemplaire et aurait mis leur force de travail au service de tous et non de la seule Marine. Elles n'ont guère eu, concrètement, plus de succès : la Marine, ayant seule en ce domaine les structures, les logements et l'expérience, a de fait récupéré les hommes. Ces débats théoriques autour de la nature et de la valeur de la peine, de la place du bagne dans la suite des modes de répression auraient mérité d'être brièvement repris pour étoffer une conclusion un peu sèche. On ne boudera pas pour autant le plaisir qu'on trouve dans ce livre concret, précis, documenté et de surcroît agréable à lire, qui apporte une contribution importante à l'histoire de Brest comme à celle des institutions pénitentiaires.

Jean QUÉNIART

Ronan CALVEZ, *La radio en langue bretonne. Roparz Hemon et Pierre-Jakez Hélias : deux rêves de la Bretagne*. Rennes, PUR, 2000, 330 p.

Le «Mouvement breton», ou Emsav, au xx^e siècle, a fait l'objet de nombreuses études sous son aspect politique, depuis celle d'Alain Deniel jusqu'à l'ouvrage récent de Kristian Hamon (*Les nationalistes bretons*

sous *l'Occupation*, éd. An Here), en passant par ceux de Bertrand Frélaut, Michel Nicolas, etc.

Il n'en est pas de même de sa dimension culturelle, et plus encore de la rencontre entre la langue bretonne et les mass media modernes. C'est dans un sujet étonnamment inexploré que s'aventure donc Ronan Calvez, maître de conférences de celtique à l'université de Bretagne occidentale, en se proposant d'étudier la radio en langue bretonne à ses débuts, entre 1940 et 1958, et en allant à la rencontre de ses deux maîtres d'œuvre successifs, Roparz Hemon, sous *l'Occupation*, et Pierre-Jakez Hélias, de 1946 à 1958. L'auteur choisit d'évoquer en parallèle ces deux expériences radio-phoniques, en retraçant successivement leur genèse, leur développement, leur contenu, leur issue et les leçons qu'il en dégage. Ce faisant, il met à jour deux visions opposées de l'identité et de la langue bretonnes, comme des choix retenus pour les faire vivre et les perpétuer sur le terrain particulier des ondes, à un moment où la radio est, avant l'avènement de la télévision, le média le plus moderne.

À l'époque du développement de masse de la presse locale en Basse-Bretagne (1870-1914), la langue bretonne n'a pu s'imposer. L'arrivée de la radio, dans les années 1930, et donc un certain retour à la culture orale, traditionnelle, allait-elle être une nouvelle chance pour le breton ? Jusqu'à la guerre, on n'entend quasiment pas d'émissions en breton. Tout change avec la défaite de juin 1940 et l'occupation allemande.

Soucieuses de gêner Vichy en favorisant le séparatisme breton, les autorités allemandes, qui contrôlent tous les moyens d'information en zone occupée, décident en effet de relancer les émissions de Radio-Rennes, interrompues après le 7 juillet 1940. C'est chose faite le 1^{er} novembre 1940. On entend régulièrement du breton sur les ondes jusqu'à l'été 1944, à une date difficile à préciser (entre le 3 juin et le 1^{er} août). François Eliès, dit Abeozen, est initialement chargé du programme, puis Roparz Hemon lui succède à partir du 1^{er} juillet 1941 et jusqu'à la fin.

Ce professeur d'anglais au lycée de Brest est surtout le créateur en 1925, puis l'animateur de la revue littéraire de langue bretonne *Gwalarn*, élitiste et laïque, expression linguistique de la Bretagne nouvelle qu'il appelle de ses vœux.

Cette Bretagne mythifiée, que Ronan Calvez nomme Pangée, du nom du continent primitif unique («La Bretagne idéologique dans laquelle tous les éléments suivants ne font qu'un : langue, peuple, territoire. Le tout à l'état pur», p. 33), Hemon l'a théorisée avant la guerre dans le sens d'un nationalisme breton influencé par les thèses fascistes. Il voit dans la nouvelle donne l'occasion de la faire entrer dans le réel et fait le choix de la collaboration, en tant que patriote breton. Bien plus que les dirigeants politiques du P.N.B., Hemon joue un rôle central dans le «gouvernement de la

Pangée» (p. 158), durant l'Occupation. Outre ses fonctions à la radio et à *Gwalarn*, il est directeur de l'hebdomadaire *Arvor*, créé en janvier 1941, et, après juin 1942, président de l'Institut celtique. Dans son projet idéologique, la langue bretonne occupe la première place («la Bretagne ne sera sauvée que par la langue», p. 42). La radio se définit alors comme un élément clé du dispositif qu'il contrôle, c'est l'espace idéal d'un monde imaginaire, «la voix de la Pangée», pour reprendre le titre d'un chapitre.

Radio-Bretagne fonctionne sous contrôle et censure allemands : les fonds – et les confortables salaires – proviennent des services de la propagande à Paris, dont dépend le responsable des émissions, le professeur Weisgerber, éminent celtisant. Entre novembre 1940 et l'été 1944, Radio-Bretagne diffuse des émissions produites sur place, selon un volume horaire croissant (1/2 heure par semaine au début, 2 heures et demie sur 7 jours à la fin), à parts à peu près égales entre français et breton. Le reste du temps, Radio-Bretagne relaie Radio-Paris. 160 collaborateurs occasionnels – leur identification n'est pas aisée, vu l'usage fréquent de pseudonymes – participent à cette «armée des ondes», les principaux sont proches d'Hemon et de *Gwalarn* : Eliès déjà cité, Berthou, Drezen et Lemée. On entend beaucoup de parole lue (les «causeries» sur l'agriculture, la langue, la littérature, etc. qui représentent 2/3 des programmes, et les «évoctions»), des pièces de théâtre et des émissions musicales. Le ton est plutôt austère, voire académique. Les émissions, de nature purement culturelle, à la différence des journaux ou revues de l'Emsav, qui traitent aussi de politique ou d'actualité, n'en ont pas moins une orientation marquée, qui entache les «mérites», selon le mot de P. Hélias, qu'avaient certaines : il s'agit d'éduquer et de conscientiser, d'aider le peuple à retrouver la Bretagne, la Bretagne intemporelle. Mais Ronan Calvez doute qu'un auditoire réel soit visé, il s'agit plutôt d'asseoir une influence : la radio est faite pour les «pangéens» c'est-à-dire les Bretons conscients, véritables, totaux ; on s'y parle entre frères, «élus» (p. 279), dans un breton nouveau, épuré, «hémonisé», cette langue d'État dotée d'une orthographe en juillet 1941, loin du «patoisage cantonal» (p. 153) réprouvé. Au demeurant, la meilleure preuve du caractère idéologique de cette radio, c'est qu'elle «parle dans le vide» (p. 124) : la Basse-Bretagne, où vivent ses auditeurs potentiels, ne capte quasiment pas les émissions. Rien n'est fait pour y remédier, en dépit des plaintes récurrentes des militants. Au contraire, en février 1942, les protecteurs allemands privent la radio de l'émetteur de Thourie, diminuant encore la réception, et le relais de Quimerc'h dont la construction est autorisée en octobre 1942 ne fonctionne toujours pas à la Libération.

Le relais de Radio-Quimerc'h est inauguré le 20 mars 1946 et les émissions en breton à destination de la Basse-Bretagne commencent le 21 décembre 1946, alors que des programmes régionaux en français sont

diffusés dès septembre 1944. Il faut donc deux ans pour que réapparaisse le breton, victime à la Libération de la réprobation qui s'attache à l'ensemble du mouvement breton, et c'est... Hemon qui en est la cause : l'agitation médiatique menée par les nationalistes gallois lors de son procès en juin 1946 conduit Maurice Le Nan, directeur régional de l'information, à mettre en place ces émissions pour lesquelles il recrute Pierre Hélias, professeur de lettres, assisté de Pierre Trépos, universitaire celtisant, tous deux Bigoudens et bretonnants de naissance.

Leur programme s'oppose point par point à celui d'Hemon : Hélias accepte la situation de diglossie de la Basse-Bretagne à cette époque. Le français est la langue de l'esprit, le breton, celle du cœur. Il s'adressera donc, dans un dialecte aux spécificités atténuées, aux bas-bretons de naissance, pour leur «redonner la fierté de (leur) langue» (p.187). Soucieux d'audience, il le fera en divertissant, car la radio n'est pas une chaire à prêcher, mais «la parole qui passe» (p.233). Douze ans durant, chaque semaine, pendant une demi-heure, à un horaire très favorable, les deux compères Jakez Kroc'hen et Gwilhou Vihan distraient en se faisant les interprètes du petit théâtre de la vie quotidienne des campagnes, sur le mode comique de la farce souvent conclue par le célèbre *biskoaz kemend-all*. La mémoire collective a moins retenu un autre duo, celui formé par Tonton Loullig et Herveig, qui joue davantage sur l'opposition autrefois/maintenant et aborde la question du folklore. C'est le cas également d'émissions thématiques qui, avec les pièces et les contes, complètent le panorama.

Au fil des ans, d'après le décompte des émissions – diffusions et rediffusions mêlées –, la primauté passe des «Jakez» au folklore, puis au conte. Aux personnages bien campés dans la paroisse archétypale de Poullfaouig succède «l'âme bretonne» éternelle... La même insatisfaction devant un présent qui se dérobe rapproche contre toute attente Hemon et Hélias, et confond la Pangée et Poullfaouig dans une même mythification d'une nature celtique, anhistorique, à défaut d'une refondation bâtie sur la langue, à laquelle le français est définitivement préféré.

Bien plus, la conclusion de R. Calvez – il faut préciser que l'ouvrage est la publication d'une thèse et qu'il en est une au sens fort du terme – c'est que, du point de vue de la langue bretonne, Hemon et Hélias ont agi dans le même sens, en facilitant son abandon par leurs auditeurs, le premier, en la dévaluant, la dévoyant, comme langue de collaborateurs, le second en en faisant un «objet naturel intemporel». Ceci explique peut-être pourquoi Hélias n'aborde pas dans ses saynètes, à bien lire du moins R. Calvez, la question de la disparition de la langue bretonne, alors qu'il accompagne le travail de deuil de la société paysanne, qui s'éteint avec sa langue, par son regard et sa voix indulgents, compréhensifs, nostalgiques sur les choses qui changent.

Délaissant (un peu trop ?) les seconds rôles, notamment Eliès et Trépos, R. Calvez nous livre un portrait intellectuel croisé de ses deux héros. Hélias s'est construit grâce à la radio à laquelle il emprunte son second prénom après 1960. L'expérience radiophonique s'est traduite par une évolution profonde chez lui : celui qui se voulait un paysan bretonnant parlant à son peuple est devenu «quêteur de mémoire» et avec un certain orgueil, comme il se désignait lui-même, le dernier des Bretons, dont la radio était la voix.

Le premier des Bretons régénérés, même s'il peut fasciner par ce «qu'il y a de déterminé et d'irréductible» (p. 291) en lui, est jugé avec sévérité par R. Calvez. Faisant peu de cas de l'aura qui entoure souvent le linguiste, le lexicographe, le grammairien, sinon le romancier que fut Hemon, il retient surtout du personnage le dogmatisme, le narcissisme, l'appétit de pouvoir, l'intolérance, voire la violence verbale à l'égard des Français et de la langue française ainsi que des Bretons eux-mêmes, résignés, indignes de la Pangée. Hemon n'est pas un simple intellectuel que sa mystique de la langue bretonne a fourvoyé dans une époque tragique, mais le «directeur de conscience bretonne» (p. 36), et même le «créateur» (p. 48), le «père (p. 138) de l'idéologie totalitaire bretonne». À ce titre, R. Calvez affirme l'existence d'un lien consubstantiel entre l'Emsav culturel et l'Emsav politique, voire militaire, et s'en prend par ailleurs au «mythe de l'épuration sauvage» qui aurait frappé les militants, y compris simplement culturels, à la Libération : sur ces deux points, il introduit à un nécessaire travail d'histoire et de mémoire.

Armé de vastes et roboratives lectures, tant dans le domaine de l'analyse idéologique que dans celui de l'histoire et de la sociologie des médias, R. Calvez a réuni une documentation considérable, paradoxalement presque exclusivement écrite. Les voix nous manquent : les disques de cire sur lesquels étaient gravées les émissions d'Hemon ont tous disparu et il ne reste de celles d'Hélias et Trépos que deux saynètes, mais de nombreuses causeries ou sketches ont été publiés dans *Arvor* et *Gwalarn* ou rassemblés dans le fonds Hélias conservé au C.R.B.C. de Brest.

R. Calvez s'appuie sur ces textes et sur les écrits d'Hemon et d'Hélias, mais sait aussi recourir à des archives peu connues ni utilisées jusque là, comme les pièces des procès Hemon et Trécan (le régisseur de la radio) ou les rapports du directeur régional de l'information et en cite de longs extraits. De la même manière, il donne en version bilingue d'abondants extraits d'articles publiés en seul breton dans diverses revues du mouvement breton et donc inaccessibles au chercheur francophone.

La qualité de celtisant de R. Calvez est alors un atout très appréciable pour ce type de recherche. A contrario, la définition «bretonne» du domaine d'étude laisse un peu le lecteur sur sa faim en ce qui concerne la

musique (Radio-Rennes disposait d'un orchestre et des concerts étaient régulièrement diffusées) et surtout le versant francophone des émissions, tant durant la guerre (quel fut le rôle de Florian Le Roy, l'alter ego d'Hemon ? quid des émissions en gallo, qui ne relevaient pas d'Hemon ?) qu'après (les émissions régionales de Radio-Rennes). Car il ne faudrait pas oublier que les auditeurs entendent et écoutent surtout du français (on est surpris du faible écho des émissions «bretonnes» dans la grande presse régionale, ainsi que le relève R. Calvez p. 141, 234 et 313). De même la priorité donnée à une étude de contenu éclipsé certains aspects des conditions de réception : combien de Bretons pouvaient capter la radio (peut-être pourrait-on le savoir grâce aux archives de la taxe radiophonique, instituée en 1933, citée à deux reprises) et comment (problème de l'électrification et de la qualité de la réception, même en Haute-Bretagne) ? Parfois, le cas breton aurait gagné à être davantage replacé dans un cadre plus général : par exemple, sur l'originalité de la programmation de Radio-Rennes par rapport à la radio publique de l'époque, sur d'éventuelles semblables expériences radiophoniques pendant et après la guerre dans d'autres régions périphériques de la France (cf. une brève indication sur l'occitan dans la bibliographie, p. 321).

Hormis quelques redites, par exemple sur le contexte culturel, dues au plan choisi, parfaitement justifiable par les comparaisons qu'il permet, l'ouvrage se lit avec beaucoup d'intérêt car R. Calvez sait alterner récit et analyse, description et interprétation, approche monographique et mise en perspective, et traite son sujet d'une plume alerte, entraînant, caractérisée par un goût marqué pour les formules, les jeux de mots, voire les calembours : Hemon - décidément ! - en fait les frais : «Hemon, trop Hemon» ; son vrai nom s'y prête, il est vrai... : «Kaptän Nemo», Nemo devient quelqu'un (p. 69), puis personne (p. 292)... Mais la métaphore biblique filée tout au long du chapitre VI («Les apocryphes») paraît quelque peu forcée et nous amène bien près du jargon : «Lorsque Pierre Hélias poullfaouiguse, il fait de la littérature sapientielle» (p. 289)...

En dépit de ces quelques facilités, voici un livre très construit, maîtrisé et argumenté. Servi par un travail d'édition impeccable, qui, au delà des controverses sur l'interprétation que donne R. Calvez des émissions radiophoniques et de leur arrière-plan idéologique, sur le rapprochement paradoxal - et trop rhétorique ? - qu'il fait entre Hemon et Hélias, sur son portrait univoque d'Hemon, cette thèse fournit un ensemble de données particulièrement précieux - plus encore si elle avait été dotée d'un index, dont l'absence est peu compréhensible ! - pour aller plus loin dans l'analyse du mouvement culturel breton au xx^e siècle, qu'il esquisse largement, à partir du thème principal de son étude. Il faut dire que ses deux héros sont les symboles des deux tendances de ce mouvement que l'on découvre profondément étrangères l'une à l'autre.

Pourtant, ces «deux rêves de la Bretagne», pour reprendre le beau sous-titre du livre, le rêve insensé (le cauchemar ?) d'Hemon, et le rêve finalement brouillé d'Hélias, tels que nous les dessine Ronan Calvez, au départ si dissemblables, se rejoignent dans une commune impuissance à prendre forme dans la réalité, se bornant, et ce n'est pas rien, à interroger l'insaisissable identité bretonne. Il reste alors à s'interroger sur ce rendez-vous manqué du breton et de la radio : le combat était-il perdu d'avance ?

Bruno ISBLED

Aux origines de la Révolution : journaux et pamphlets à Rennes (1788-1789). Textes présentés par Roger DUPUY, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2000, 501 p.

En 1989, la Bibliothèque municipale de Rennes s'associa au professeur Roger Dupuy pour réimprimer en fac-similé, sous le titre *Précis historique des événements de Rennes, 26 & 27 janvier 1789*, six brochures de l'époque exposant plusieurs versions, contradictoires, de la Journée des bricoles et du lendemain, qui firent deux morts. Chateaubriand a retracé, dans sa prose admirable, les péripéties de ces deux jours «qui virent couler les premières gouttes de sang que la Révolution devait répandre». Roger Dupuy nous propose maintenant la réédition intégrale commentée des plus célèbres journaux pamphlétaires parus à cette époque à Rennes : *La Sentinelle du Peuple* et ses imitations, et *Le Héraut de la Nation*.

Dans son introduction, Roger Dupuy rappelle le rôle joué par la bourgeoisie de Rennes et les étudiants en droit, les «jeunes gens», dans le conflit qui opposait en Bretagne la noblesse et le tiers état. La remise en cause de la composition et du fonctionnement des états de Bretagne, dominés par le «lobby aristocratique», est un préalable à la revendication virulente du tiers au doublement de ses effectifs dans la composition des États généraux et au vote par tête et non par ordre. C'est alors que la situation politique se retourne complètement. La noblesse qui, par son opposition séculaire au pouvoir absolutiste et à ses prétentions fiscales, se flattait d'être la protectrice du peuple et le rempart contre la tyrannie et l'arbitraire de Versailles, devient d'un coup un ordre qui s'accroche à ses privilèges et à son hégémonie sociale. Elle monte alors l'opinion publique contre elle. Dans un débat d'arrière-garde, elle multiplie brochures et pamphlets pour justifier son attitude, tandis que le pouvoir royal soutient les revendications du tiers. Il trouve là l'occasion de briser l'orgueil de cette caste hostile à toute évolution. Désormais, la noblesse n'est plus pour les Bretons la garantie du respect de leurs droits particuliers, mais un obstacle à la démocratisation des institutions publiques. En vue de la tenue des états de la